

témoignage

Karolina

Le P. Philippe B. a célébré les funérailles de Karolina B. décédée le 26 décembre dernier. Un peu auparavant, il se trouvait à son chevet avec deux aumôniers des Cliniques St-Luc à Woluwe. Voici l'homélie qu'il prononça lors de la célébration.

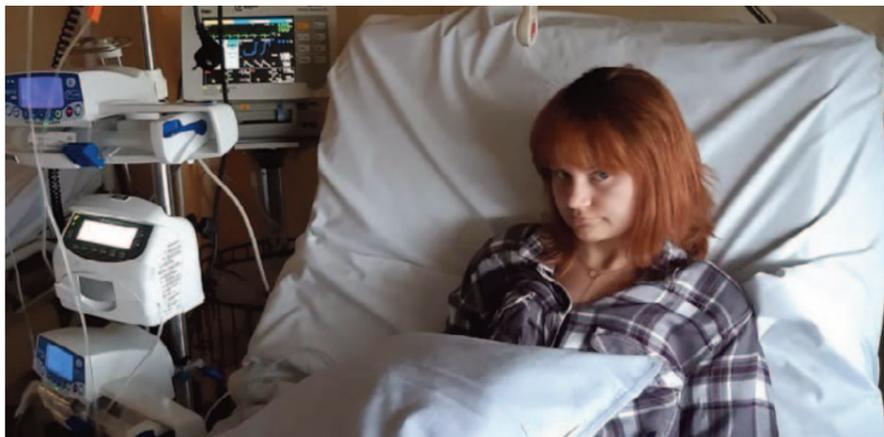
Il est des rencontres qui, dans le cours d'une existence, frappent le cœur et la mémoire. Lorsqu'en novembre dernier, nous nous sommes retrouvés avec Anna, Florence et sa maman, autour de Karolina dans sa chambre d'hôpital, elle attendait un soin, une transfusion de plaquettes. Soin qui n'arrivera jamais. Les médecins avaient convenu que la médecine ne pouvait plus rien pour Karolina. Elle était lucide et même si les discussions se faisaient dans les couloirs, elle savait ! Nous venions préparer une petite célébration, la messe et l'onction des malades. Karolina se taisait, puis par de courtes interventions, elle montrait sa profondeur et la gravité du moment. A un moment, la maman, Anna, puis Florence sortent de la chambre. Nous restons tous les deux.

Pour moi, ce fut une rencontre d'une rare intensité que nous avons rarement l'occasion de vivre dans nos vies professionnelles, ecclésiales et sociales...

Karolina, 19 ans, malade d'un neuroblastome(*) depuis l'âge de 5 ans, allait préparer ses funérailles. Un partage de vie a lieu : partage des douleurs, de son désir d'en finir, de son désir de vivre. Des mots simples, crus, directs.

On discute d'un choix d'Évangile pour la célébration des funérailles. Après quelques propositions, une évidence s'impose : Marc chapitre 2, le récit de la guérison du paralytique.

Elle découvre les porteurs. Karolina se rend compte que beaucoup la portent : maman, papa, Igor, son frère, les infirmières, les médecins, les aumôniers de Saint-Luc et beaucoup d'autres. Elle souhaite dire merci à ceux qui la portent : merci papa, merci maman, merci Igor, merci à tous les autres. Alors Karolina culpabilise, n'est-ce pas trop lourd, pour papa, pour maman, pour Igor. Est-ce que je ne suis pas un poids ? Est-ce que ma maladie empêche de croire ? Alors revient cette tension, mourir



pour ne plus souffrir, vivre parce que la vie, c'est beau.

Puis après un moment de silence, Karolina se ravise. Elle reconnaît qu'elle porte aussi. Elle porte son petit frère Igor. Elle porte aussi les gens qui l'entourent !

Une image lui vient, qui lui plait beaucoup.

Voici que ces hommes ne peuvent pas entrer dans la maison, aussi ils découvrent le toit. Elle trouve dans cette image son rapport à Dieu. Cela n'est pas facile d'accéder à Dieu dans la souffrance de la maladie, aussi si on ne peut pas entrer par la porte où Dieu se trouve, on peut entrer par le toit. Oui, il faut de l'audace, c'est ce qu'elle veut exprimer dans son psaume. Elle voit l'audace de ces porteurs, mais aussi leur tendresse. Elle veut dire merci pour ceux qui, lorsque la douleur était trop forte, l'ont consolée, caressée, apaisée.

À un moment, Karolina exprime un désir : « Je veux aller au paradis », c'est la seule issue.

Lucide, elle exprime ce désir avec une profonde sincérité. Je ne peux que témoigner de cet acte de foi. Je ne peux que redire ce qu'elle m'a dit : merci. Curieux, ce sentiment d'être un passeur.

Je me permets juste d'ajouter ce que cette rencontre et cet Évangile m'inspirent. À la fin, Jésus dit au paralytique : « Lève-toi, prends ton brancard et rentre dans ta maison ». Aujourd'hui Karolina a pris son brancard, sa maladie, elle s'est levée, en rendant son dernier souffle le 26 décembre à 18h51, elle est rentrée dans sa maison : la maison du Père, ce Paradis multicolore où elle est convaincue qu'on se retrouvera dans un feu d'artifice.

(*) Cancer du système nerveux.

Psaume de Karolina

J'attends de l'Espoir qu'il soit toujours là,
Je le trouve dans ceux que j'aime, et qui me soutiennent,
Parfois en toi Dieu.
Quand je doute, fais que je continue à croire en la Vie, source d'espérance.
Mais parfois, Dieu, tu es à côté complètement à côté.
Je te trouve alors chez l'autre,
Et de temps en temps, encore chez moi.
Quand je prie, tu m'écoutes,
Mais parfois tu ne m'aides pas ou pas comme je voudrais.
Toi qui as tout créé,
Pourquoi la souffrance ?
Pourquoi des jeunes meurent sans avoir vécu toute leur vie ?
Qui décide de notre fil de Vie ?
Nous sommes nés pour vivre et nous vivons pour mourir ?
Quel sens tout cela ?
Quand je souffre
Soit je pleure un moment, soit je rigole, soit je déconne, cela me fait du bien,
Je me sens mieux après.
Mais au fond de mon âme, malgré toute cette souffrance qui m'entoure
Je sais qu'on va se retrouver avec tous ceux qu'on aime, dans un paradis multicolore,
Qui épouse toutes les couleurs de l'arc en ciel,
De la dépression à l'espérance,
En passant par la joie, la fête et le feu d'artifice !

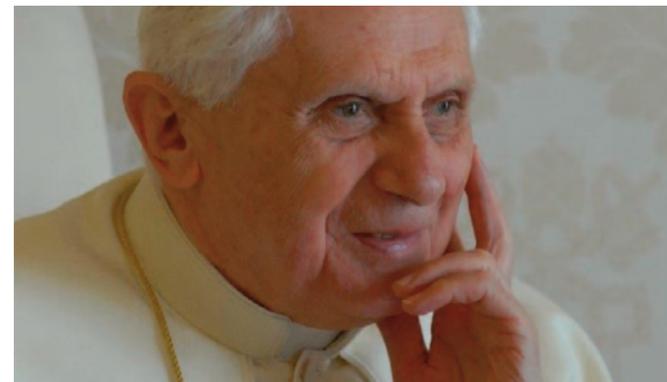
actuel

Tradition et modernité

La mort du pape émérite Benoît XVI, à la veille de cette année 2023, a suscité beaucoup de commentaires. Si tous reconnaissent la grande intelligence de Joseph Ratzinger ainsi que son humilité dans les contacts interpersonnels, la presse généraliste ne s'est pas privée de rappeler le sobriquet de « panzerkardinal » dont on l'avait affublé pour railler sa fermeté doctrinale. S'il défendait la Tradition, ce n'était pas par conservatisme mais par souci de préserver les piliers de la foi chrétienne parfois ébranlés par une volonté de réformer à tout prix. Son intransigeance dans certains domaines, notamment en matière de morale sexuelle, a sûrement

heurté de nombreuses personnes.

Peut-être, comme beaucoup de timides, cachait-il sa timidité derrière des affirmations catégoriques qui semblaient ne pas tenir compte de situations humaines douloureuses. Ses trois ouvrages sur Jésus ont montré qu'il prenait en compte les progrès de l'exégèse moderne et de la recherche récente. Il a par ailleurs souvent rappelé qu'il s'inscrivait dans la ligne du Concile de Vatican II. Son pontificat aura, en tout cas, été marqué par son souci de poursuivre le dialogue interreligieux initié par son prédécesseur, sa vo-



lonté – pas toujours aboutie – de mettre un terme aux abus sexuels dans l'Église et de dénoncer leurs auteurs aux autorités civiles, et sa décision courageuse de démissionner lorsqu'il a senti ses forces décliner. Sans doute entrera-t-il dans l'Histoire comme le premier pape qui a osé accepter ses limites et, en cela, il est le premier pape vraiment moderne.

Armelle G.

esprit

Foi et Vérité

Joseph Ratzinger, devenu le pape Benoît XVI, s'est fait, à tout moment, le défenseur acharné de la Vérité reconnue dans la figure du Christ Jésus.

« Aujourd'hui, en effet, il y a un grand nombre de gens qui pensent que les religions devraient se respecter mutuellement et qu'elles devraient, en dialoguant entre elles, devenir une force commune de paix. Dans cette manière de penser, un présupposé que l'on rencontre dans la plupart des cas est que les différentes religions constituent des variantes d'une seule et même réalité ; que "religion" est le genre commun, qui prend des formes différentes en fonction des différentes cultures, mais qui exprime en tout cas une même réalité. La question de la vérité, qui à l'origine préoccupait les chrétiens plus que tout le reste, est dans ce cas-là mise entre parenthèses. On présuppose que l'authentique vérité en ce qui concerne Dieu est, en dernière analyse, impossible à atteindre et que, tout au plus, on ne peut rendre présent ce qui est inflexible qu'en recourant à des symboles variés.

Cette renonciation à la vérité semble réaliste et utile à la paix entre les religions du monde. Et cependant elle est mortelle pour la foi. En effet, la foi perd son caractère contraignant et sérieux si tout se réduit à des symboles qui, au fond, sont interchangeable et ne peuvent renvoyer que de loin à l'inaccessible mystère du divin. » (Urbanienne, 21 octobre 2014)

« Depuis longtemps, le sujet de la vérité a été mis de côté parce qu'il semble trop grand pour l'homme. Personne n'ose dire 'Nous possédons la vérité', de sorte que même nous, les théologiens, avons de plus en plus négligé le concept de vérité. Dans ces années de lutte, les années soixante-dix, je suis devenu de plus en plus conscient que si nous laissons de côté la vérité, quel sens a tout cela ? [...] Avec la vérité, puisque c'est une personne, nous pouvons collaborer. Il me semblait que c'était la définition authentique de la profession de théologien : celui qui a été touché par la vérité, celui qui a vu son visage, est maintenant disposé à se mettre à son service, à collaborer avec elle et pour elle. » (Alexia Vidot, "Cher Benoît XVI", Ed. de l'Emmanuel, janvier 2023)

« L'opinion des hommes est pouvoir. Même lorsqu'elle ne coïncide pas avec la vérité, elle exerce sa force; il faut compter avec elle. L'in-

dividu se construit aussi une image de lui-même, une 'auréole' grâce à laquelle il veut s'affirmer dans l'esprit des autres... Il veut conserver son 'auréole' et, pour y parvenir, il doit s'incliner devant celle des autres. La Vérité, elle, est très loin, et ne montre pas son pouvoir; mais l'opinion des hommes est présente et exerce un pouvoir dominant. Voilà pourquoi on s'y conforme. L'être humain craint davantage la lueur voisine de l'opinion humaine que la lumière lointaine et non violente de la Vérité. Aussi se soumet-il au pouvoir de l'opinion et devient-il son allié, l'un de ses diffuseurs. Il devient l'esclave de l'apparence. Une fois entré dans l'engrenage, il ne peut plus sortir du filet de la déformation généralisée. Le point de repère de ses actions n'est plus la réalité, ce sont les réactions présumées des autres. On en arrive à une domination de l'opinion et de la contre-vérité. La vie entière d'une société, les décisions politiques aussi bien que personnelles peuvent se fonder sur une dictature de la contre-vérité, dépendre de la façon dont les choses sont présentées et rapportées, et non de la réalité elle-même. Toute une société peut ainsi abandonner la vérité pour sombrer dans le mensonge généralisé, dans un esclavage de contre-vérité, de non-être. » (Card. Joseph Ratzinger, *Regarder le Christ*, Fayard, 1992)

L'évangile

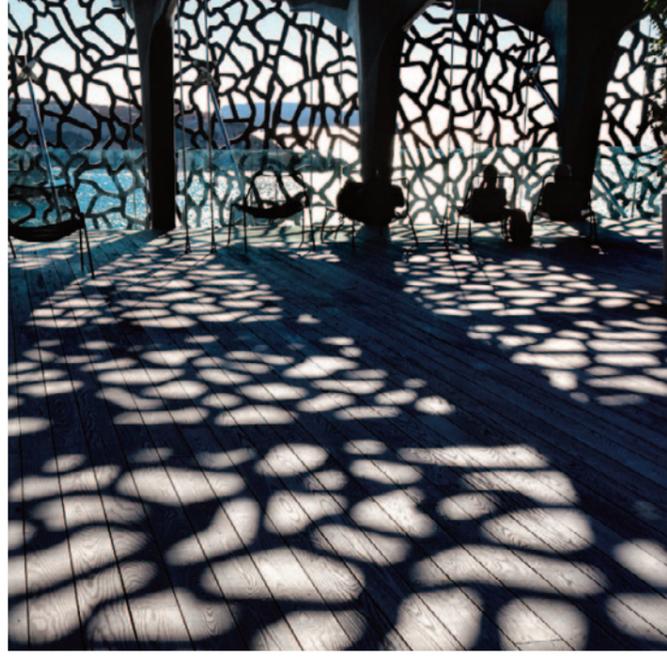
Ombres et lumières

« Ce type n'est pas une lumière... », formule peu charitable, mais souvent entendue pour souligner le manque d'intelligence d'une personne. La lumière est ce symbole puissant qui désigne tout ce qui dissipe l'obscurité, qu'il s'agisse des ténèbres de l'esprit, du cœur ou de l'âme, mais aussi celles de l'injustice, de l'oppression et de la violence.

« Dieu est lumière », nous dit saint Jean (1 Jn 1, 5). Et le Christ, Verbe de Dieu, déclare : « Je suis la lumière du monde » (Jn 8, 12). Lorsque, Jésus rappelle à ses disciples qu'ils sont, eux aussi, « la lumière du monde », il leur transmet clairement une tâche proprement divine. Disciples que nous sommes, ou que nous voudrions être, nous ferions bien de nous rappeler que nous sommes souvent enclins à cacher la lumière – la présence vivante de Dieu en nous –, à la mettre « sous le boisseau » ou, comme le dit plus simplement Luc, « sous un pot ». Et, comme Jésus le précise en conclusion de la parabole, notre lumière se

révélera à travers ce que nous ferons « de bien ». Isaïe, déjà, évoquait la voie à prendre pour que notre lumière « se lève », celle des œuvres de charité : faire disparaître « le joug, le geste accusateur, la parole malfaisante », donner « à celui qui a faim » et combler « les désirs du malheureux ».

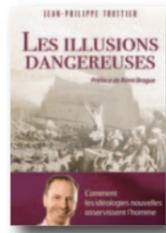
Et puis il y a le sel... La manière dont Jésus nous y compare en disant : « Vous êtes le sel de la terre » se réfère à la capacité du sel de donner de la saveur aux aliments. Alors que, pour la lumière, le danger à éviter est de la « mettre sous le boisseau », le risque est de voir le sel « devenir fade » et ainsi incapable de donner du goût. Ce n'est plus tant le témoi-



gnage des bonnes œuvres qui est en question, mais la qualité de notre vie intérieure, de ce qui nous rend contagieux de Dieu par notre simple présence et notre manière d'être, de ce qui nous rend capables de donner de la saveur à la vie de ceux et celles que nous côtoyons. Voilà de bien nécessaires mises en garde.

A. B.

lu pour vous

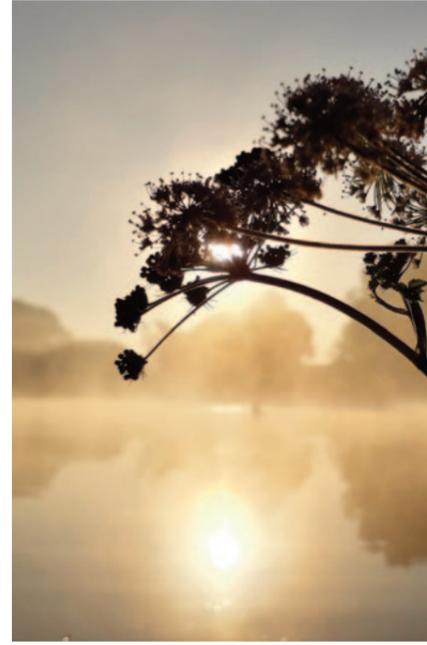


Jean-Philippe TROTIER, *Les illusions dangereuses*, Ed. Artège, 2022, 216 p., 17,90 €.

Voici un livre de combat. Il s'inscrit dans un contexte social marqué

par le surgissement d'idéologies qui revendiquent la défense de groupes humains discriminés ou s'opposent à des institutions et des réalités sociales jugées oppressives. La plupart de ces courants, que l'on regroupe sous les appellations de *cancel culture* (culture de l'annulation) ou de *woke* (réveillé) nous viennent d'Amérique du Nord, mais ont trouvé un terrain fertile, notamment dans les universités d'Europe. L'auteur de cet ouvrage est québécois, philosophe et journaliste. On trouve, dans les premières pages du livre, une liste non exhaustive des phénomènes qu'il se propose d'étudier : « ... remise en cause de

l'homme blanc, perte de repères familiaux traditionnels, revendications minoritaires sans fin (...) repentance, écriture inclusive, hystérie woke, déferlante dénonciatrice (...) dogmatisme végan », etc. L'originalité de son approche consiste à caractériser ces courants comme des idoles, qui prennent la place de ce qui constituait les fondements de nos sociétés, en particulier leur enracinement religieux. Un important chapitre du livre montre ainsi comment cette idolâtrie s'appuie sur la « récupération inconsciente d'images et de personnages du christianisme ». Même si des combats menés au nom de ces idéologies peuvent avoir une motivation noble, ils sont privés de transcendance et tombent facilement dans une dynamique de rejet. Au nom d'une défense de la victime, une violence symétrique se déploie : « La victime d'hier devient le bourreau d'aujourd'hui ». On l'aura compris, c'est un livre qui fait réfléchir. Sa lecture n'est pas facile, et on ne parta-

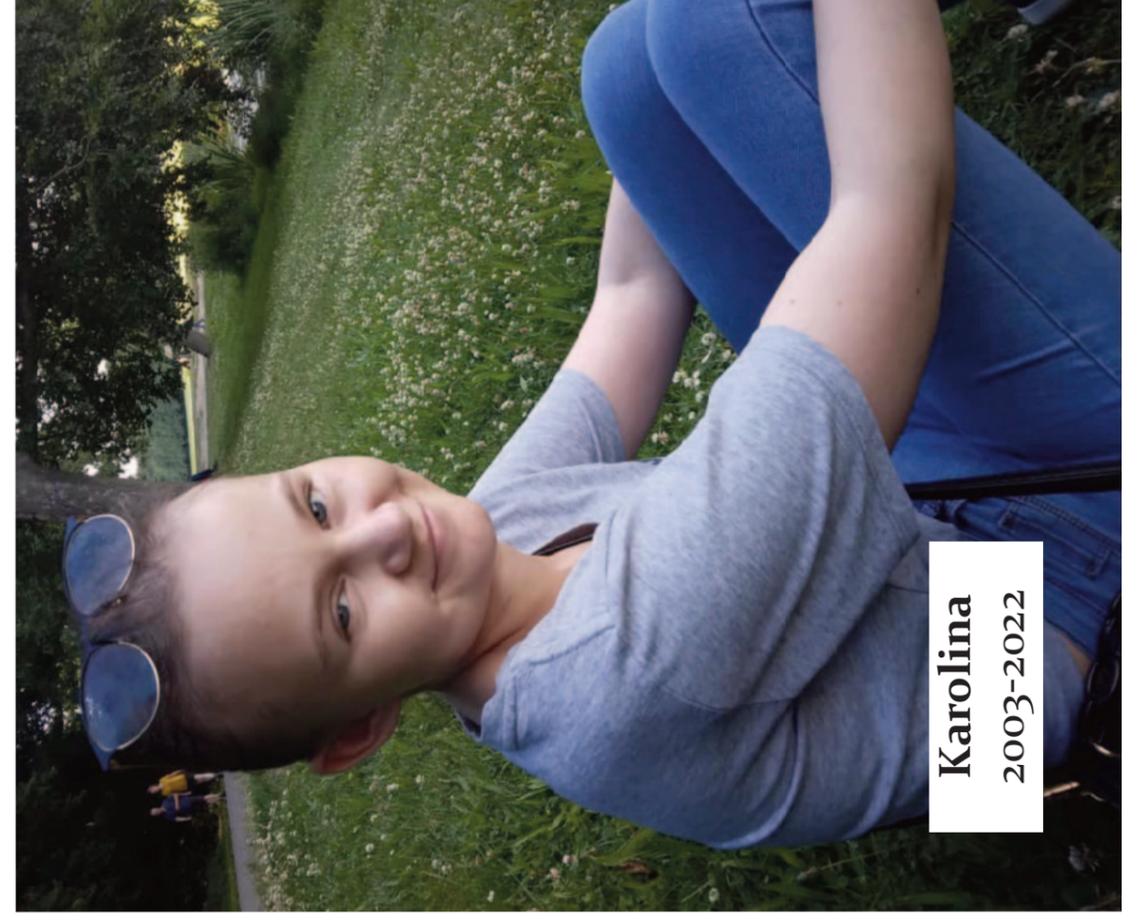


gera pas forcément toutes les analyses de l'auteur, mais il pose des questions importantes, en particulier pour le chrétien sollicité par un environnement qui cherche à saper les fondements de sa foi et de son agir.

A. B.

Bonne Nouvelle

une nourriture pour le cœur et l'esprit
www.bonne-nouvelle.be



Karolina
2003-2022

Agir de l'homme, agir de Dieu

Le génie de Dieu consiste à travailler avec une humanité mobile, fantasque, capricieuse, rebelle, tire-au-flanc.

L'effort par lequel Dieu a créé les univers n'est rien par rapport à celui qu'il déploie pour gérer notre histoire. Par suite de nos caprices, de nos refus, de nos lâchetés, de nos erreurs, il lui faut à chaque instant réinventer le monde, à l'instar d'un génial joueur d'échecs.

Rien n'est écrit ! C'est l'homme qui décide.

S'indigner devant le mal et en tenir rigueur à Dieu, c'est oublier que celui-ci en est la première victime. Dieu est le premier à souffrir du mal qui nous arrive.

C'est au cœur de l'homme que le mal a sa source, et c'est de là qu'il déborde sur le monde.

La vraie cause de la misère, de la famine, de l'injustice, c'est notre égoïsme, notre cupidité, notre instinct de possession. Dieu souffre de tout cela.

Dieu n'a pas créé le meilleur des mondes. Il a créé un monde imparfait pour donner à l'homme la joie de le parfaire et d'y exercer son génie et sa créativité. Le caractère inachevé du monde est un espace offert à notre liberté.

En nous confiant ce monde, Dieu y demeure bien présent. Caché dans les coulisses, il ne cesse de nous solliciter, de nous inspirer, de nous pousser, de nous soutenir.

Henri Boulad sj, *La quête du sens*, extraits, p. 73-75.

Rendez-vous sur notre site www.bonne-nouvelle.be
pour accéder à d'autres articles et nous faire part
de vos commentaires et de vos remarques.